



CNL / MEMO, 2016.
LIVRES D'ARTISTES

Georges Meurant

**Elisabeth Ivanovsky : sur la page
blanche, tout est possible**

ISBN 978-2-35289-318-9

224 pages
35 €

**LIVRES
DE RÉFÉRENCE**

ELISABETH IVANOVSKY

Artiste belge, née à Kishinev en Bessarabie (Russie), Elisabeth Ivanovsky (1910-2006) a travaillé au développement du livre de jeunesse à Bruxelles. Georges Meurant, l'auteur de cette monographie, est son fils cadet.

Issue d'une famille riche et cultivée, Elisabeth Ivanovsky passe toute son enfance en Bessarabie dans l'Empire russe. Le pays est secoué par la guerre civile puis par la Révolution de 1917. Au cours de ces nombreux conflits, la famille Ivanovsky est socialement déclassée. Pour contribuer à la survie des siens, Elisabeth réalise des travaux artistiques tout en apprenant à dessiner et à sculpter à l'école d'Art de Kishinev : citons par exemple des planches didactiques réalisées pour un hôpital qui indiquent aux patients les attitudes à adopter.

Par le Traité de Paris en 1920, elle devient Roumaine. De 1925 à 1930, elle obtient le premier prix à de nombreux salons, en particulier au Salon du dessin et de la peinture de Bucarest. En 1931, elle illustre un abécédaire et des manuels de lecture pour l'État roumain. Elle envisage alors de partir en Occident. Outre le russe et le roumain, elle parle le français et l'allemand qu'elle a appris avec sa mère. Elle choisit la Belgique, attirée par l'École nationale supérieure des Arts visuels de La Cambre dirigée par le fondateur du Bauhaus à Weimar.

Rencontre de l'Occident

En 1932, elle est accueillie dans le quartier russe de Bruxelles où elle loue une petite mansarde sans électricité, ni gaz ni chauffage. En raison de la qualité de ses travaux, elle est admise à La Cambre à l'Institut supérieur des Arts décoratifs (ISAD) et est dispensée des droits d'inscription qu'elle n'aurait pas pu payer. Elle en sort diplômée en 1934.

À l'ISAD, elle suit les enseignements de Joris Minne, un graveur, et d'Herman Tierlinck pour le décor de théâtre. Le brassage culturel de la capitale belge réveille en elle sa culture slave. Ses premiers travaux (*Cirkus*, 1933) sont empreints du constructivisme russe et de la peinture byzantine qu'elle a étudiée dans sa jeunesse. En 1935, elle est diplômée du cours de décor et de costume de théâtre. C'est à cette époque que débute sa collaboration avec l'éditeur Desclée de Brouwer. Paraissent *Deux contes russes* (1934), *Grands et Petits* (1934) et *Un tas d'histoires* (1935). Cette collaboration durera jusqu'à la faillite de l'éditeur en 1968.

En 1937, deux rencontres vont orienter sa vie professionnelle vers l'illustration du livre de jeunesse. La première est celle du belge René Meurant qu'elle épouse en 1944. Cet employé de banque est surtout poète et ethnologue. Il écrit des textes qu'elle illustre. Leur *Bestiaire des songes* obtint le concours de la Ville de Bruxelles. Ensemble, ils créent la collection « Pomme d'Api », vingt-quatre très petits formats publiés de 1942 à 1946 (Éditions des Artistes). Après la naissance de leurs trois enfants, elle illustre essentiellement les livres de Jeunesse pour Casterman de 1949 à 1973 (collection « Farandole ») et pour Gautier-Languereau de 1972 à 1992 (collections « Premiers albums » ; « Premiers livres »). Autre rencontre décisive : celle de la Parisienne Marcelle Vérité. Leur collaboration durera cinquante ans (collections « Mondes et Merveilles » ; « Tip Tip »...)

Au total, 280 titres ont paru en langue française de 1933 à 1999. On dénombre aussi 250 éditions originales publiées en allemand, français, néerlandais, polonais, roumain, russe et wallon. Son œuvre est diffusée dans 25 pays.

« Sur la page blanche tout est à commencer, tout est possible »

Tout illustrateur devrait avoir reçu un enseignement sur le décor et le costume de théâtre. « Le plus simple, déclare-t-elle, serait de considérer que la page blanche du livre est une scène sur laquelle vient figurer tout ce que l'illustrateur découvre dans le texte » (p. 195-197). Son inspiration repose sur l'étude des paysages, des types humains, des traditions populaires. De sa jeunesse, elle garde un profond sentiment de la nature, le folklore enfantin et un attachement culturel à l'imagerie héritée de la peinture de l'icône.

Agrémentée de photos de famille, la monographie de Georges Meurant retrace les grandes étapes de sa carrière entrelaçant vie privée et vie artistique. Son intérêt est de présenter un grand nombre d'illustrations, d'études de nature et de travaux réalisés à La Cambre. L'ensemble témoigne d'une œuvre exceptionnelle et inscrit le travail d'Elisabeth Ivanovsky dans celui proposé par Nathalie Parain, Fedor Rojankovsky, ou encore Hélène Guertik édités au Père Castor. Une solide bibliographie internationale clôt le volume.

L'importance d'Elisabeth Ivanovsky dans l'histoire de l'illustration sera redécouverte dans les années 1980 au moment où ses livres ont pratiquement disparu des librairies. Fort heureusement, les éditions MeMo ont réédité la collection « Pomme d'Api » sous le titre « Les Très petits » en 2007, *Cirkus* en 2010 et la collection « Sans Souci » (Éditions des Artistes, 1944) en 2016, pour le dixième anniversaire de la disparition de l'illustratrice. Notons pour terminer que la Bibliothèque nationale de France a acquis plusieurs centaines de dessins conservés par la famille et a reçu la totalité des archives de l'artiste.

Christa Delahaye

Voir aussi

« Tête-à-tête avec Elisabeth Ivanovsky », propos recueillis par Michèle Cochet, Elisabeth Lortic et Michel Defourny, *La Revue des livres pour enfants*, n°187, juin 1999.

Carine Picaud : « Elisabeth Ivanovsky, une vie de dessins », *Revue de la bibliothèque nationale de France*, n° 53, 2016.



↑
Elisabeth Ivanovsky peint Serge Meurant. Photo Levan, in Georges Meurant : *Elisabeth Ivanovsky : sur la page blanche, tout est possible*, MeMo.

→
La collection « Les Très petits » chez MeMo.





GALLIMARD

Revue *Le Débat* n° 195, mai-août 2017 : « Le sacre de la bande dessinée ».

ISBN 978-2-07273-287-4

208 pages

20 €

EXISTE EN VERSION NUMÉRIQUE

LE DÉBAT

Les vingt-deux contributions regroupées dans ce numéro thématique constituent un panorama varié, pas toujours attendu et dont l'ampleur l'impose comme un numéro de référence. Ce volume s'inscrit aussi dans une tradition de la bibliographie critique de bande dessinée : celle des numéros thématiques livrés par des revues intellectuelles prestigieuses, habituellement situées « en dehors » du genre, inaugurée par un célèbre numéro de la revue *Communications*.

L'ambition est ici moins formelle, car comme l'indique le titre, le temps n'est plus à la construction ex-nihilo d'une analyse systémique, d'une construction théorique de l'objet bande dessinée. Ces étapes sont passées, et l'on est donc plus dans le constat d'un succès d'une des expressions de la culture populaire, de la « pop culture », incluant les différences de point de vue des deux formules, d'un média de masse qui a atteint une forme d'universalité par sa réception mondiale et par son internationalisation multiple. Le groupe d'auteurs réunis ici doit beaucoup au cercle habituel de cette revue, et plus largement au groupe d'édition Gallimard. C'est d'ailleurs un signe intéressant et à noter de voir cette maison, très investie dans la bande dessinée sans que le grand public en soit toujours conscient, vouloir poser un tel jalon. Gallimard édite elle-même des bandes dessinées, possède Flammarion et Casterman, Futuropolis : tout un pan de l'histoire de la bande dessinée franco-belge dont *Tintin*, de la création actuelle, et un catalogue de signatures prestigieuses. On retrouve ainsi au générique Tardi (Casterman avec *Adèle Blanc-Sec*, Gallimard avec *Céline*), Benoît Mouchart, spécialiste de *Tintin*, directeur éditorial de Casterman BD et ancien responsable du FIBD d'Angoulême, Benoît Peeters, auteur et éditeur Casterman, tant historien que créateur (*Les Cités obscures*), aujourd'hui animateur des

États généraux de la bande dessinée, mais aussi la sociologue Nathalie Heinich, le philosophe Tristan Garcia, l'historien Pascal Ory... qui publient chez Gallimard. Last but not least, l'entreprise bénéficie d'un second grand témoin, outre Tardi, en la personne d'un Prix Nobel de littérature, J.M.G. Le Clézio. Ces noms qui font tous référence sont complétés par un aréopage de spécialistes incontestables, issus de la CIBD d'Angoulême (Jean-Pierre Mercier, Thierry Groensteen), de l'univers du livre (Fabrice Pialot de *Livre Hebdo*, Antoine Torrens, bibliothécaire...), de l'université (Jean-Luc Marion, Cécile Gonçalvès, Rémi Brague, Jean-Marie Bouissou) et d'une trilogie d'autorités : Pierre Assouline, biographe et publiciste touche-à-tout, qui a souvent donné sur la BD, Hubert Védrine, diplomate féru de bande dessinée, et Philippe Dagen, pape de l'art contemporain au *Monde*.

Loin de livrer des textes routiniers et de se limiter à un bilan attendu, les auteurs ont produit des contributions stimulantes et parfois provocantes, avec des arguments qui invitent aux remises en cause, bref... au débat. Une limite à noter, toutefois : un point de vue (assumé) souvent franco-français, et le poids d'une vision et d'une expérience de lecture dominée par *Tintin*, repère autant incontournable que réducteur. Nathalie Heinich livre ainsi une analyse sociologique du processus d'artification de la bande dessinée, pédagogique et éclairante, notant que la bande dessinée pour enfant « s'oppose à l'artification pleine et entière » du genre. Benoît Mouchart livre un récit-témoignage engagé du festival d'Angoulême, dont il a été un acteur majeur : ce manifeste positif pose le FIBD en « leader mondial » un peu autoproclamé, chantre d'une ouverture « sans souci de genres ni frontières », « pas affaire de spécialistes », « sans défendre aucune chapelle » et « dégagé de toutes pressions commerciales ». Toutes ces affirmations très contestables sur

certaines aspects traduisent un point de vue personnel autant qu'institutionnel, et sont une prise de position sur l'évolution de cette manifestation et des luttes d'influence qui s'y jouent depuis deux ans. Le thème de la légitimation est complété par le témoignage de Pascal Ory, historien de la Seconde Guerre mondiale et des intellectuels, qui est sûrement celui qui a le plus intégré la BD à son champ de recherches, et l'a défendu à travers ses chroniques dans l'Histoire notamment, avec une forme de « risque » professionnel à s'attacher à ce média. Philippe Dagen offre une longue analyse des rapports entre BD et créateurs contemporains, notamment Lichtenstein, Warhol ou Koons, se basant notamment sur des expositions du MOMA. Très révélatrice du statut « utilitaire » qui lui est encore assigné par les plus hautes autorités artistiques, cette étude montre justement comment les artistes travaillent le matériau, comment ils « font de l'art dans le style populaire, au sens le plus péjoratif et méprisant... mais exclusivement à l'usage des très riches de la société du spectacle ».

Une série d'articles reviennent sur l'histoire de la bande dessinée, sa place actuelle en librairie et en bibliothèques : Thierry Groensteen dans une synthèse aussi dense que riche, qui conclut significativement sur la féminisation, Antoine Torrens dans une analyse historique mais aussi très concrète des usages en bibliothèques, émettant l'hypothèse que la BD n'intéresse pas seulement les bibliothèques comme produit d'appel efficace, « concession » aux désirs du public, mais aussi par ses modalités de lecture particulières, bien adaptées à ces espaces publics à horaires contraints. Jean-Pierre Mercier offre une vision large et foisonnante des productions américaines, développant la question de l'underground, mais aussi l'articulation avec les notions de public et de genre, et les profondes remises en cause des trente dernières années. Benoît Mouchart analyse

l'univers franco-belge, regrettant que les jeunes générations mangas coexistent avec la tradition sans y venir, notant les succès des nouveaux personnages pour la jeunesse, le succès des blogs et d'une nouvelle BD imprégnée de numérique. Très politique, le texte se conclut par le constat de la faiblesse chronique du modèle franco-belge (qui se relativise quand on pense à *Astérix* ou *Tintin*) : celui des exportations. Face aux mangas qui représentent les lectures mondiales de la jeunesse, aux comics diffusés dans le monde depuis l'origine et maintenant relayés par Hollywood, quelle place réelle pour la « France dessinée » ? Bonne question, et trois défis indiqués : faire émerger un nouveau *mainstream* français, sortir de la francophonie, rester artistiquement ambitieux. En miroir, la présentation du manga par Jean-Marie Bouissou frappe par son pessimisme et par l'idée de déclin populaire et artistique, d'affadissement. Aux arguments incontestables de l'auteur s'opposerait peut-être un débat sur un déplacement de ce qui fait provocation, art ou public, et qui pourrait cacher une transformation en cours.

Une autre partie remarquable de ce dossier tient au point de vue des auteurs : la réflexion-témoignage passionnante sur l'écriture de Benoît Peeters, et la position de scénariste, le rôle du duo avec le dessinateur. « J'écris pour l'individu et l'artiste qu'est mon collaborateur, mais aussi pour tout ce qu'à mes yeux il est susceptible de révéler ». Tardi se livre en interview sans concession, sur ses indignations, son moteur créatif, ses choix de dessin, sur comment il s'est un peu perdu dans *Adèle Blanc-Sec*, sur la Première Guerre mondiale, territoire pour parler du monde actuel... La guerre justement, c'est l'objet de l'étude fouillée de Vincent Marie sur la manière dont la bande dessinée va combler les interstices de l'Histoire, travailler l'archive comme documentation et comme inspiration, la question de la vraisemblance, de la

réalité du témoignage, de la nécessaire récréation. C'est aussi en filigrane l'objet de la relecture de la bande dessinée au prisme des relations internationales par Hubert Védrine, depuis *Alix* jusqu'à *Partie de Chasse*, stimulant exercice qui espère que « les extravagances funestes de Trump » feront fleurir de nouveaux talents narratifs.

Pour conclure, le lecteur aurait tort de se priver du très beau texte de Tristan Garcia sur l'enfance en bande dessinée, enfant personnage, enfant lecteur, qui définit la bande dessinée comme « un art profondément rassurant et mélancolique du temps », « un art qui nous console du passage du temps... l'art de l'éternel enfant ». Significativement, c'est ce point que met en avant Le Clezio, « fidèle aux enthousiasmes de son enfance », mais qui avoue être potentiellement capable de s'intéresser à la bande dessinée asiatique...

Certes largement dominé par les problématiques françaises ou franco-belges, ce riche numéro provoque souvent et invite à la réflexion, donne à voir les idéologies à l'œuvre dans ce milieu, et aborde beaucoup d'angles, dont le lecteur n'est pas absent. Tourné vers l'avenir et l'ouverture, il constitue une introduction pour les non-spécialistes comme un prolongement pour ceux-ci.

Olivier Piffault